Tous des oiseaux de W. Mouawad

Nous allons travailler Tous des oiseaux dans la version écrite par W. Mouawad en français. Elle est donc différente de la version scénique qui comportait plusieurs langues, et différente du surtitrage qui était lu par les spectateurs lors de la création du spectacle en novembre 2017 au Théâtre de la Colline.

1. Retour aux origines
2. La pièce dans l’œuvre de W. Mouawad

*Tous des oiseaux* créé le 17 novembre 2017 à la Colline renoue avec les grandes épopée du *Sang des promesse,* la tétralogie qui a fait connaitre W. Mouawad.

W. Mouawad est né en 1968, au Liban, où il passe son enfance jusqu’à ce que la guerre contraigne sa famille a quitté le pays. Il vit son adolescence en France avant de connaître un second exil et de s’installer au Québec, à Montréal. Son œuvre est marquée par l’histoire. Cependant il rappelle que ce n’est pas la guerre, mais la littérature qui l’a projeté dans la création.

Il est d’abord comédien puis se tourne vers l’écriture et la mise en scène. Il fonde une première compagnie le théâtre, ô parleur. Puis il dirige un théâtre à Montréal, le théâtre de Quatre Sous. Il créé en 2005 simultanément deux compagnies, Abé Carré Cé Carré au Québec et Au Carré de l’Hypoténuse en France. Il est associé à plusieurs scènes nationales en France. De 2007 à 2012 il est directeur artistique du théâtre français du centre national des arts de Ottawa, avant d’être nommé au théâtre de la Colline à Paris, en 2016. Sa tétralogie, Le Sang des promesses, le fait connaître du grand public .

1. Le sang des promesses

Le *Sang des promesses* est une tétralogie composée de quatre pièces : Littoral, Incendie, Forêts, et Ciels. écrites entre 1997 et 2009 .

Tous des oiseaux fait écho aux trois premières pièces qui sont de grandes fresques épiques, mettant en scène des communautés confronté à la violence de l’histoire, d’où se détache un individu confronté aux mystères de ses origines. Il s’agit du personnage de Wilfried dans littoral, de Jeanne dans incendies et Loup dans forêts.

Mais il y a un déplacement dramaturgique. Alors que Wilfried, Jeanne et Loup étaient des protagonistes cherchant à résoudre le mystère de leurs origines, David rencontre la vérité presque malgré lui.

1. Le cycle domestique

Après les grandes fresques de cette tétralogie, il ressent le besoin de revenir à une forme plus intime. *Seuls*, créée en mars 2008, et le premier volet du cycle domestique. Le spectacle est écrit mis en scène est interprété par l’auteur, Il raconte l’histoire d’Harwan, jeune étudiant qui peine à trouver la conclusion de sa thèse consacrée à Robert Lepage. L’universitaire se rend à Saint-Pétersbourg pour rencontrer l’artiste québécois qui travaille sur un nouveau solo inspiré du retour du *Fils prodigue* de Rembrandt. Le chercheur tombe dans le coma, explorant les profondeurs de son âme dans une performance silencieuse où les mots cède la place aux couleurs et à la peinture.

Six ans plus tard est créé à Nantes  *Sœurs*, s’inspirant de la vie de deux femmes, la sœur de l’auteur Nayla Mouawad, et la comédienne Annick Bergeron.

 Le personnage de Geneviève Bergeron, avocate spécialisée dans les conflits internationaux, se rend à Ottawa pour donner une conférence auprès de futurs médiateurs.

Désespérée par une multitude de contrariété, Geneviève saccage sa chambre d’hôtel.

Les dégâts sont évalués par Layla, experte en assurances d’origine libanaise et émigrée au québec.

On retrouve dans *tous des oiseaux* certains thèmes abordés dans seuls et sœurs. Comme Harwan, Wahida a fait une thèse. Comme lui, David et Eithan tombent dans le coma. La question de l’identité, de la langue maternelle et de la filiation sont également au centre de ces œuvres.

Comme dans Seuls, il y a des mots et dessins projetés sur le mur lors de la représentation.

1. Le projet Sophocle

Après ses créations, il éprouve le besoin de retourner à Sophocle, l’auteur qui lui a donné l’envie d’écrire. Il décide de monter l’intégralité des pièces du dramaturge grec « par goût des aventures fleuves, qui charrient avec elle marécages et beauté, paysages, eaux pures et eaux sales, émotions et catharsis ».

Il décide de monter la trilogie *Des fem*mes, composé des *Trachiniennes, Antigone et Électre*.

Se focalise sur le sort de trois grandes Héroïnes : Déjanire et l’amour, Antigone et la justice, et Electre et la vengeance. Il propose à Bertrand Cantat d’écrire la musique du chœur, ce qui créée une polémique durable.

Puis deux diptyques, *Des héros* réécriture de *Ajax et Œdipe roi*. Et *Des mourants* réécriture de Ph*iloctète et Oedipe à Colonne.*

Tous des oiseaux et d’une certaine manière une pièce nourrie du théâtre du Sophocle puisque l’aveu final d’ Etgar à David, lui apprenant la vérité de sa naissance s’inscrit dans cet héritage sophocléen d’une dramaturgie de la révélation.

Par ailleurs il a composé de nombreux autres textes. La réécriture des mythes antiques occupe une place importante dans son œuvre

Parallèlement il écrit des textes mettant en scène des familles déchirées comme les mains d’Edwige au moment de la naissance, d’autres pièces comme rêve ou assoiffé qui interroge la création artistique.

2 . Hassan Al-Wazzan, L’oiseau Amphibie

Le spectacle a été en partie inspiré par la rencontre avec Natalie Zemon Davis, historienne canadienne, auteur de Lé*on L’Africain. Un voyageur entre deux mondes.*

Cette historienne juive, originaire de Détroit professeur à Princeton a toujours été attirée par la fiction. Elle dialogue avec des personnages qu’elle étudie.

En 2006 elle publie un ouvrage consacré à Hassan Al Wazzan.

L’ouvrage fascine W. Mouawad. Tous deux ont aussi en commun la conviction du pouvoir de l’imagination. Et c’est dans cette frontière entre fiction et vérité que réside selon lui une des forces du théâtre.

Tous des oiseaux se déroule dans un espace-temps contemporain. Que ce soit en Amérique ou à Jérusalem, tout renvoie au monde actuel marquée pa le conflit Israëlo-palestinien, les attentats et les interrogations identitaires.

Dans ce contexte le personnage de Wazzan qui est la seule figure historique du spectacle, apparaît comme un être fictif issu de l’imagination de Wahida.

Ce grand voyageur de la renaissance, mort depuis des siècles, n’est aujourd’hui qu’un sujet de thèse, un être de papier, pourtant incarné par le comédien syrien Jalal Altawil.

Wahida le dit d’ailleurs page 54 du texte « mes amis me demandent quand je vais finir mon roman ! Ils te prennent pour un personnage de fiction. »

Ce procédé est déjà utilisé par l’auteur dans Rêves où le personnage de Willem un écrivain reclus dans une chambre d’hôtel pour écrire un roman voit ses personnages prendre corps au gré de son imagination.

Qui était Léon l’Africain ? Musulman originaire de Grenade, il s’enfuit de sa ville natale lors de la Reconquista des rois catholiques espagnols.

 Il se réfugie au Maroc à Fès où il devient diplomate. En 1518, il est capturé par un pirate espagnol. En 1518, il est capturé par un pirate espagnol. Celui-ci offre son butin au pape Léon X qui fait baptiser le prisonnier tout en lui imposant son nom. Il devient Léone l’ Africano. Il apprend l’italien, le latin et fait la connaissance de grands humanistes. Après le décès du pape, il s’installe à Bologne et rédige la *Geographia de l’Affrica*. Écrit en italien l’ouvrage est composé de mémoire de ses voyages.

Le mouvement de rapprochement des mondes fascine l’universitaire. Cette historienne juive, qui se passionne pour un diplomate musulman après les attentats du 11 septembre, inspire l’œuvre du dramaturge Libano québécois. Qui lui-même s’immerge dans le point de vue de l’autre qui est pour lui Israël.

Dans une première version du texte le personnage historique avait une plus grande place mais l’auteur a finalement laissé une place plus importante à la fiction. Entre les deux rives de la Méditerranée, cet oiseau amphibie concrétise la violence des collisions qui traversent les personnages tout au long du spectacle, dont il ne reste que quelques fragments dans la version finale.  (voir tableau p 22).

1. Le monde juif dans tous des oiseaux

Pour l’auteur raconter l’histoire d’une famille israélienne, c’est adopter le point de vue de l’Autre.

Comme l’oiseau amphibie, il s’immerge dans un univers étranger, voire opposé.

« Les personnages dit-il sont des juifs, ceux là, justement, que, pendant des années, enfants, on m’a appris à haïr ».

1. Le Seder

C’est lors du Seder, le repas de la Pâque juive, qu’Eytan annonce à sa famille qu’il aime ou Wahida ( p 34)

Traditionnellement, la soirée se déroule selon un rite bien précis, Seder signifiant « ordre » en hébreu.

On commence par chanter le récit de l’exode ou Haggadah. C’est ce que tente de faire le rabbin page 36. Mais il est totalement dépassé par la querelle familiale.

Traditionnellement le Seder se poursuit après le récit de l’exode par le repas à proprement parler, sous forme de question réponses ( questions posées par les enfants) composé de divers aliments rituel parmi lesquels, l’afikomen.

1. L’Afikomen

Sur le plateau du Seder trône généralement la matsa, le pain azyme.

C’est l’aliment le plus important du Seder. Il rappelle que les hébreux furent contraints de quitter précipitamment l’Égypte sans avoir le temps de lever la pâte qu’ils avaient préparée.

Pendant le repas, le maître de cérémonie rompt la matsa en deux, rappelant que Dieu a fendu la mer en deux afin de permettre à son peuple de la traverser.

Une partie de la matsa est réservée pour l’afikomen qui signifie dessert en hébreu.

Dans certaines familles on cache l’afikomen pour que les enfants s’amusent à le chercher et pour les aider à rester éveillés. Le père d’Ethan évoque le souvenir de cette tradition page 47.

Si le Seder évoque le passage de l’esclavage à la liberté, l’afikomen symbolise la part de soi-même que l’on perd ou à laquelle on renonce quand on est esclave. Le moment où l’on ingère ce fragment de pain représente le moment où l’on récupère la part de soi-même qui faisait défaut.

Selon la tradition, on consomme le symbole afin de l’intégrer spirituellement dans un geste qui peut rappeler la transsubstantiation chrétienne, c’est-à-dire la conversion d’une substance en une autre, et en l’occurrence, pour les chrétiens, la conversion du pain et du vin en corps et sang du Christ. L’évocation de l’afikomen a une valeur symbolique dans le texte. Alors que David est aveuglé par sa haine, il découvre brutalement à la fin de la pièce qu’il est arabe, cet autre qu’il déteste. La révélation le plonge dans la folie. Ayant appris la vérité sur sa naissance, il redevient un enfant page 120.

L’afikomen que David ne trouvait jamais devient une image de la lucidité retrouvée. Le personnage saisit enfin la vérité qui s’était toujours dérobé à lui. Le père voyait dans la facilité qu’Eithan avait de trouver ce fragment de pain une preuve de la supériorité de son fils (p66).

1. La Shoah

En hébreu Shoah signifie destruction.

Depuis le génocide, le terme désigne la politique d’extermination des juifs par les nazis. Elle est mentionnée à de nombreuses reprises dans le spectacle.

Afin de persuader Eitan de sa responsabilité dans la transmission de l’identité du peuple juif, David lui rappelle les violences dont a été victime Etgar page 40.

La famille de Nora a subi un destin similaire. Elle l’apprend brutalement, son père lui ayant caché son appartenance à cette communauté page 99.

Le grand-père du rabbin qu’Eitan fait venir pour Seder est lui aussi une victime de la shoah

Eitan lui réduit l’holocauste à 46 chromosomes. Pour lui, l’unique transmission est génétique.

Etgar et Leah font allusion à cette extermination avec un certain humour. Ainsi répondant à Nora qui lui annonce qu’elle ne parle pas bien hébreu, la belle-mère réplique « ne vous en faites pas c’est réciproque, j’ai une haine profonde pour tout ce qui est allemand. Voiture, langue, gaz, trains et savons. Vous avez fait bon voyage ? » Page 57.

Edgar pour évoquer les difficultés rencontrées pour atteindre l’hôpital dit « il y en avait un à côté de moi, de mon âge il a dit : on nous conduit au four ou quoi ? On a rigolé » page 79.

1. Le Kaddish

Tous des oiseaux se termine par le Kaddish qu’Eitan prononce lors de l’enterrement de David. Le Kaddish des affligés est une prière récitée lors des enterrements. Selon la tradition juive, c’est le fils aîné qui doit qui doit le réciter pour son parent décédé. En yiddish, le fils aîné et même souvent appelé le Kaddish.

Malgré la douleur ,une certaine douceur émane de cette adresse au père. Il est rare avant cela que le fils appelle David papa. Le fils se rapproche du père.

Il y a réconciliation, mais elle est brisée par la mort du parent.

« David ne peut pas s’asseoir avec les autres, c’est une chose consciente, voulu, il y a véritablement quelque chose qui est déchiré, séparé. »

« Terminer par le spectacle dans une complète harmonie était impossible explique l’auteur car le problème du Moyen-Orient n’est toujours pas résolu. Je ne me voyais pas résoudre quelque chose d’irrésolu ».

Mais il y a tout de même une réconciliation à la fin , et celle-ci se fait par la langue allemande dans le spectacle (voir page 26 dans la brochure).

1. Le conflit Israëlo- palestinien dans Tous des oiseaux
2. Origine et déroulement du conflit (voir carte)

À l’origine de ce conflit il y a des nationalismes qui revendiquent une même terre.

Le sionisme né au XIXe siècle lorsque Théodore Hertzl préconise la création d’un État pour le peuple juif. Selon ce journaliste, qui vient de couvrir l’affaire Dreyfus, les juifs ne peuvent pas s’intégrer aux populations occidentales.

Il développe l’idée d’un retour en Palestine, terre des ancêtres.

Parallèlement, l’affaiblissement de l’empire ottoman est propice à l’éveil du monde Arabe, dont les désirs d’indépendance se font sentir.

En 1917, par la déclaration Balfour, la Grande-Bretagne qui occupent alors la Palestine donne son soutien à l’établissement d’un foyer national juif sur le territoire.

En 1947 après le traumatisme de l’a Shoah, la résolution 180 de l’ONU établit un plan de partage de la Palestine.

L’État juif occuperait 55 % du territoire, l’État arabe 44 %, le 1 % restant correspondant à une zone internationale comprenant Jérusalem et des lieux saints.

La proclamation de l’indépendance de l’État d’Israël par David Ben Gourion le 14 mai 1948 déclenche la première guerre Israëlo-arabe qui se solde par la victoire de Tsahal, l’armée Israélienne.

L’extension du territoire Israélien à la suite de cette victoire provoque la fuite de 750 000 palestiniens, posant la question des réfugiés.

La deuxième guerre éclate en 1956 à la suite de la crise de Suez. Victoire isréelienne.La troisième, la Guerre des six jours, se déroule du 5 au 10 juin 1967 et voit l’armée israélienne envahir la Cisjordanie, la Bande de Gaza, Jérusalem-est, le plateau syrien du Golan et le Sinaï.

En octobre 1973, lors de la guerre du Kippour, la fête juive du Grand Pardon, l’Égypte attaque Israël pour reprendre le Sinaï riche en pétrole. Victoire israélienne.

Les Etats-Unis font pression sur l’Egypte et Israël pour trouver une solution pacifique ce qui aboutit en 1978 aux accords de Camp David. Si, depuis, accord rencontre et conférence tentent de faire avancer le processus de paix, celui-ci est mis à mal par les coups répétés du terrorisme palestiniens et des exactions Israélienne qui s’enchaînent dans un cercle infernal laissant place à peu d’espoir. C’est sur le regret deux c’est impossible conciliation que s’achève le spectacle, à travers le Kaddish d’Eitan à son père.

1. L’œuvre d’art, « un os sur lequel l’histoire se brise les dents »

Pour l’auteur il est important que le monde s’ouvre à travers l’écriture. Il rappelle qu’à ce jour, le Liban ne reconnaît pas l’état d’Israël. Pour l’État libanais dit-il, l’entité sioniste est l’agresseur. Travailler avec un Israélien pour un citoyen libanais c’est se mettre dans une situation passible de trahison, de collaboration avec l’ennemi.

Face a cette situation de pourrissement qui se transmet de génération en génération, il choisit de refuser de conforter son clan.

« C’est insignifiant dit-il, ça n’apportera pas la paix, mais obstinément c’est aussi le rôle du théâtre : aller vers l’ennemi, À l’encontre de sa tribu, tel l’oiseau amphibie. L’œuvre d’art doit être cet os sur lequel l’histoire se casse les dents. »

1. Quelques allusions historiques et géopolitiques

Tous des oiseaux se déroule de nos jours, à New York, mais surtout à Jérusalem, au cœur du Moyen-Orient. Le spectacle fait référence à trois réalités révélatrices de ce contexte géopolitique : le pont Allenby, les Massacre de Sabra et Chatila, la Guerre des six jours.

Le pont Allenby, situé à quelques kilomètres à l’est de Jéricho surplombe le Jourdain qui sépare à cette endroit la Jordanie de la Cisjordanie, un territoire occupé par Israël. Le fleuve constitue la frontière israélo-arabe. Le pont occupe une situation géopolitique stratégique. Il a été détruit en 1946 puis en 1967 lors de la guerre des six jours. C’est sur cette édifice qu’a lieu l’attentat évoqué dans tous des oiseaux.

Plus tard le téléviseur nous informe dans la pièce des massacres de Sabra et Chatila. La guerre civile libanaise commence en 1975. Elle est liée au conflit Israëlo- palestinien dont elle est une sorte de projection sur son propre territoire.

Elle oppose des chrétiens aux défenseurs de l’Arabisme et aux palestiniens. Du 16 au 18 septembre 1982, des milices chrétiennes pénètrent dans le quartier de sabra est dans le camp de réfugiés palestiniens de Chatila, massacrant la population civile. Cette tuerie est présentée comme une vengeance de l’assassinat du président libanais, abattu quelques jours plus tôt, Bachir Gemayel. (voir le film d’animation Valse avec Bachir d’Ari Folman, cesra du meilleur film en 2009)

C’est massacre joue un rôle dramaturgique essentiel. Devant l’horreur de ces images, Leah prend la décision de révéler à David la vérité de sa naissance, ce que Edgar refuse.

Sabra et Chatila reviennent de manière obsessionnelle. Le bilan fait état de 500 à 3000 morts. Dans le spectacle, c’est à la suite de cette boucherie retransmis à la télé que Nora apprends de la bouche de son père ses origines juives . (lire le témoignage de l’auteur page 30 du fascicule)

Les massacres de Sabra et Chatila sont aussi présent dans la pièce incendie, mais ne sont pas explicitement nommés. Dans tous des oiseaux la référence est très claire. Au début du processus de création, il a même été question de projeter des images d’archives, pour faire ressentir aux spectateurs toute l’horreur de l’événement.

Finalement c’est une bande-son qui passe. Le jeu des acteurs à son écoute et l’imagination des spectateurs ont été préférés à l’exhibition réaliste des atrocités de l’histoire.

Le dernier événement historique explicite est la guerre de 1967, la guerre des six jours. Estimant menacée par le fait que Nasser ait à nouveau occupé Gaza, Israël lance une offensive contre ses voisins arabes.

En six jours seulement, grâce à la supériorité de l’aviation israelienne, aux chars et à la mobilisation de toute la population, femmes comprises, l’armée Israélienne occupe Gaza, le Sinaï, le plateau du Golan syrien, la Cisjordanie et Jérusalem-Est. Cette occupation est condamnée par l’ONU. Elle entraîne un nouvel exode massif de réfugiés palestiniens. C’est dans ce contexte de guerre que l’auteur situe la découverte par Edgar d’un bébé palestinien caché dans une boîte à chaussures , enveloppé dans un keffieh, la coiffe traditionnelle des paysans arabes. La folie personnelle d’Etgar s’est inscrit dans un contexte de folie collective dévastatrice

1. Le processus de création

Pour Mouawad ce n’est pas l’auteur qui accouche de son œuvre, mais l’œuvre qui accouche de son auteur.

Il y a au départ la sensation d’une présence, l’impression que quelque chose le regarde dans tous les sens du terme.

À l’origine de tous des oiseaux, il y a la question de l’identité, de l’ennemi, mais aussi l’intérêt que Mouawad manifeste pour la vie de Léon L’africain.

À un moment où l’auteur présente l’histoire aux comédiens et concepteur de la création avenir, il leur raconte tout ce qu’il sait d’elle, ses sources d’inspiration, ses doutes, ses interrogations.

« au cours de cette première étape rien ne s’improvise, nous sommes assis autour de la table. Nous ne nous levons jamais, nous n’essayons rien et jamais je ne demande aux comédiens d’improviser autour de situations. Je leur demande de parler de l’histoire et de ce qu’elle provoque en eux. Parler. C’est une étape où j’ai besoin de me taire et de les écouter. »

Ces échanges de fragments et cette fragmentation provoque nécessité, excitation, soif, envie.

D’ordinaire les spectacles de Mouawad construisent dans un aller-retour entre la table de l’écrivain et le plateau. Mais le fait que le texte devait être traduit en amont pour que La pièce puisse être répétée a exigé de l’auteur à être plus tranchant dans son écriture que d’habitude, plus affirmé, plus définitif.

L’acte un et l’acte deux ont été écrit en amont du spectacle. Mais l’acte trois et l’acte quatre ont plutôt été écrit dans un aller-retour partiel avec le plateau.

Le travail de plateau consiste à orchestrer, organiser la polyphonie des signes. Cela passe souvent par La recherche de l’essentiel. Textuellement cela passe par plusieurs coupes. « Dans une première version, le spectacle durait six heures. La quatrième partie centrée sur le comma de David durait 1h30. On racontait toute l’histoire de Léon Lafricain. Il se passait énormément de choses. Le spectacle racontait au départ deux histoires. Une histoire de famille, et celle de Léon L’africain. À la fin l’équipe a décidé que l’essentiel n’était pas l’histoire de Léon L’africain. Il est un symbole dans l’histoire mais tous des oiseaux ne raconte pas son histoire. Tous ces épisodes ont donc disparu du spectacle final. »

Le processus de création pourrait rappeler le concept d’écriture de plateau théorisée par Bruno Tackels. Mais l’auteur récuse cette appellation. Je n’accepte pas l’idée de l’écriture de plateau : «  Je ne suis pas un auteur de plateau. Je suis un auteur. J’écris seul. La création est une tentative nécessairement avortée. Un poisson qu’on essaye d’attraper et qui glisse entre nos doigts ».

1. Pour une approche dramaturgique et scénique
2. Histoire, tragédie et révélation

L’auteur aime raconter des histoires. Ce désir lui a valu certaines réactions qu’ils ont amené à s’interroger sur le rapport que le théâtre entretien aujourd’hui avec la narration.

« On me disait tu es un conteur, tu es un fabricateur, tu es un à fabulateur. Y a-t-il un tabou de la narration en France ? Est-ce un diktat de la mode ? Est-ce ringard ? J’ai essayé de comprendre d’où cela pouvait provenir. »

Il prend conscience de la défiance qui frappe le récit de la Shoah. Theodor Adorno a dit : « Pas de poésie après Auschwitz ». Walter Benjamin a écrit : « On ne sait plus raconter des histoires, on ne sait plus que se plaindre ».

L’auteur se demande si on peut lier le traumatisme des grandes guerres européennes du XXe siècle et des camps à la montée d’une suspicion sur le récit et des histoires.

Globalement dans son œuvre il estime que la narration s’impose à lui. Elle seule peut l’arracher à l’exil, au Liban, au Québec, ces pays qui ne sont pas les siens et le sont quand même.

Il y a donc toujours un enthousiasme narratif chez lui, que certains trouve parfois excessif. C’est un peu ce que dit Eitan au début du spectacle. « Je vous raconte. Je vous raconte ? Je vous raconte » (page 12).

Mettant en scène un personnage, porteur d’un mystère, qui finit par apprendre la vérité sur ses origines, Tous des oiseaux renoue avec la dramaturgie de la révélation que l’auteur a pu mettre en œuvre dans ses précédents spectacles.

Cette violence du dévoilement rappelle l’influence de Sophocle sur le dramaturge. « Ce qui m’a frappé chez Sophocle dit-il, c’est son obsession de montrer comment le tragique tombe sur celui qui, aveuglé par lui-même, ne voit pas sa démesure. Cela me poussait à m’interroger sur ce que je ne voyais pas de moi, sur ce point aveugle qui pourrait, en se réveillant, déchirer la trame de ma vie. Que serais-je devenu si j’étais resté au Liban ? Ma famille et moi étions partis avant le massacre de Sabra et Chatila en 1982, commis par des milices chrétiennes auquel j’avais rêvé d’appartenir dans mon enfance. Aurais-je été parmi eux ? On ne peut présumer de soi. »

Comme dans les tragédies grecques, la brutalité du dévoilement est fatale. Œdipe se crève les yeux, Jocaste se pend, Créon devient fou. Quant à David, il tombe dans le coma. La vérité est dangereuse.

Le personnage de Nora rappelle que ce n’est pas la vérité qui crève les yeux d’Oedipe, mais la vitesse avec laquelle il la reçoit. Ne rien jeter trop vite contre le mur de la connaissance. Page 100.

La révélation présuppose l’énigme. Les personnages de Mouawad sont souvent porteurs d’un mystère à résoudre. L’écriture chez lui et le lieu d’une enquête. Un peuple qui ne se laisse connaître au début que sous forme d’indices dispersés.

L’influence de Sophocle est perceptible , doublement. Dans Œdipe roi, la construction dramatique dissémine les informations, jusqu’à la révélation finale de la culpabilité d’Œdipe.

Le spectateur de tous les oiseaux reçoit lui aussi les renseignements de manière fragmentaire.

La révélation pour David est d’autant plus violente que, à la différence d’autres personnages de Mouawad, il n’est pas protagonistes de son enquête.

Raconter un récit, c’est aussi, pour l’auteur, redonner du sens un monde qui en est dépourvu.

L’histoire gronde dans tous des oiseaux comme dans les créations antérieures de l’artiste. C’est dans cette tension de l’individu face au grand mouvement collectif que réside le tragique mouawadien. Le drame de l’intéresse pas. Quand la mort dialogue avec les hommes, ça donne un drame. Quand la mort dialogue avec les dieux, ça donne une tragédie. Les dieux ayant disparu, c’est à la violence d’un monde déchiré par des conflits qui les dépasse que les hommes sont confrontés dans le théâtre mouwadien.

Dans ce théâtre pas de chœur, pas de Dieu, mais de petites vies. L’amour impossible de Wahida et Eitan exhume le souvenir d’un autre couple tragique, Roméo et Juliette, explicitement évoqué par Leah page 59.

Plusieurs différences fondamentales distingue cependant ce spectacle des tragédies grecques ; malgré tout dans la pièce de Sophocle rappelle l’auteur, les personnages principaux sont en charge de la cité. Ce ne sont pas des petites gens. Or Incendies et Tous des oiseaux mettent en scène des personnages ordinaires.

Et l’autre différence, bien entendu c’est l’absence de dieux.

Enfin les textes de l’auteur sont dépourvus de chœur.

1. Un théâtre de l’ébranlement.

Émotion est au cœur du théâtre mouwadien. « Je ne crois pas, dit-il, que ça vaille la peine de se déplacer au théâtre si ce n’est pas pour être bouleversé. »

Tous des oiseaux s’ouvre sur une rencontre amoureuse. L’évocation du big-bang traduit l’intensité du vertige ressenti. Elle décuple l’image du coup de foudre tout en lui conférant une dimension scientifique.

La puissance des sentiments des deux personnages n’a d’égale que l’impossibilité de leur relation. La réside le conflit, dramaturgiquement nécessaire. La violence du rejet de chaque clan éclate lors du Seder.

On a l’impression que les conflits familiaux se répètent puisque Nora a elle-même épousé David contre la vie de son père.

Tous des oiseaux raconte pourtant l’histoire de gens qui s’aiment. « Tous, ils s’aiment tous dit l’auteur, mais la démesure des élans passionnels fait basculer l’amour dans le tragique. »

« Si je la perds, je meurs » confie Eitan p 47.

Comme dans de nombreux spectacles de l’auteur, les jeunes gens sont victimes d’une haine séculaire, dont ils sont, malgré eux, les dépositaires.

Lorsque David saisit le couteau qu’il plante brusquement sur la table, il fait resurgir le souvenir du sacrifice d’Abraham.

L’auteur cherche à travers ses créations à emporter le spectateur dans un récit bouleversant. « J’aime raconter des histoires qui soit porteuses de grandes émotions » dit-il.

L’émotion n’est pas une finalité du spectacle. Elle est une composante nécessaire. Il s’agit de mettre Le Public sous haute tension, en mobilisant tous les moyens de la représentation : l’histoire, le rythme du récit, la lumière, le sens, la scénographie. C’est pourquoi le metteur en scène évite les noirs, ces brefs moments de transition qui interrompent la narration, donnant aux spectateurs l’occasion de reprendre son souffle.

Il préfère tuiler les espaces-temps traversés par les personnages ou créer des collisions temporelles. Immerger le spectateur dans sa création, telle est l’ambition de l’auteur metteur en scène. « Ce que j’aime au théâtre, ou devant une peinture dit-il, c’est d’être atteint, arraché à ma raison pour être précipité dans mes perceptions et mes sensations. C’est cela le but, l’angoisse même. Comment faire pour qu’il n’y ait pas de retour à l’intellect chez le spectateur ».

Regrettant le désenchantement d’un autre monde actuel, il explique vouloir renouer avec les grands émois collectifs, tout en étant bien conscient des dérives qu’une telle recherche implique

« J’ai fait en sorte qu’il y ait un moment dans chaque spectacle où il y ait une émotion collective. J’avais l’impression d’être un peu moins seul, là le théâtre a pris un sens extraordinairement « anti-mort ». C’est comme si ce moment-là répondais à toutes les morts, à toutes les guerres. Tout d’un coup j’arrive à créer une seconde où la majorité des spectateurs sont ensemble dans la même émotion, alors qu’ils n’ont pas eu les mêmes vies. Ça s’appelle la catharsis. Mais j’essaye de faire énormément attention parce que je ne veux pas tomber dans un fascisme qui ferait en sorte que tout le monde doive ressentir exactement la même chose ».

L’auteur a conscience que sa recherche esthétique s’engage à contresens de la voie empruntée par la création actuelle.

« On attend de l’art contemporain qu’il disperse les émotions, qu’il les rendent multiples, non pas qu’il les rassemble. Je viens d’une histoire qui est en manque de cohésion. Il est donc normal pour moi d’écrire dans cette perspective. Le désenchantement est très violent dans le monde dans lequel nous vivons. Il faut creuser pour trouver l’enchantement, on le trouve dans la passion amoureuse, parfois devant l’art, plus du tout en politique. C’est un des maux de notre époque. L’enchantement est personnel, il est très rare qu’il soit collectif ».

La création artistique serait alors l’espace rendant possible une forme de consolation.

Les créations de l’auteur épousent les blessures du monde, tout en tentant de les panser par la consolation du récit.

Dans tous des oiseaux, pourtant, si l’on en croit le kaddish d’Eitan (« je répète je ne me consolerai pas »), la consolation semble impossible. David est mis à l’écart, mort. Ses proches continuent à vivre. Il n’y a pas de réunion, pas de réconciliation possible. Alors que dans Incendies, tous les personnages se rassemblent à la fin. Mais Incendies évoque un conflit, la guerre civile libanaise, qui est terminé. Le problème du Moyen-Orient, lui, n’est pas résolu. La réconciliation était, de ce fait, impossible.

1. Langues, écriture et identité.
2. Une évocation de la tour de Babel

D’emblée, l’auteur a eu l’intuition que tous des oiseaux devait être joué dans la langue des personnages. La pièce réunit des comédiens qui s’expriment en anglais, arabe, hébreu et allemand. Aucun mot n’est prononcé en français, la langue d’écriture.

La coexistence de ces langues étrangères se fait sur fond de déchirement entre les peuples. Cette tension fait resurgir l’ombre de Babel, ce récit biblique qui propose une explication à l’origine de la multiplicité des langues et de la dispersion des peuples sur la terre présentant la perte de la langue unique et parfaite comme un châtiment divin. Dieu punit les hommes de leur démesure les condamnant à vivre dans la confusion et la mésentente.

Tous des oiseaux réactive le souvenir du mythe biblique. Nora parle allemand et ne maîtrise pas bien l’hébreu, parce que son père lui a caché ses origines juives lorsqu’il s’est installé en RDA en 1945.

1. Une identité ondulatoire

La question de l’identité prend une place particulière dans ce spectacle. Alors que Le Sang des promesses mettait en scène un protagoniste en quête de ses origines, cette interrogation se démultiplient dans tous des oiseaux. L’identité est souvent comprise comme un concept stable. Elle permet de penser la permanence du moi qui demeure identique dans le temps. Ethan l’envisage de manière scientifique et rationnelle : 46 chromosomes.

Mais conçue de manière trop stricte, l’identité ne permet pas de rendre compte de la complexité d’une personne « je n’aime pas un juif ! J’aime Eitan » dit Wahida.

Mouawad dit se sentir davantage en lien avec une sorte d’identité ondulatoire. Lorsqu’une goutte tombe dans l’eau, elle crée une onde et lorsque cette onde rencontre un obstacle, elle crée d’autres ondes. Ces ondes-là représentent pour lui réellement un rapport à l’identité.

David incarne lui une conception rigide de l’identité. Pour lui la judaïté prend sa source dans le sang des ancêtres et lègue la culpabilité en héritage. Le corollaire d’un tel point de vue est l’exclusion.

1. La charge émotive de la langue

Au sein même de la cellule familiale, tous les personnages ne parlent pas la même langue, signe de leur profonde incompréhension. Lors du Seder, le conflit du père et du fils est exacerbé par la question linguistique. « et tu oses me dire ça dans la langue des bourreaux » dit David page 41

La perte de la langue maternelle est un exil intime. Arraché à sa destinée, David ne connaît ni la langue de sa mère, ni son nom. Cette douleur indicible l’anéanti. Dans une moindre mesure, Wahida et elle aussi, victime de cette dépossession d’une partie d’elle-même, reconnaissant à la fin de la pièce qu’elle est arabe malgré les efforts qu’elle a déployé pour ce « dé-basaniser » (page 104). Dans sa tirade prononcer en anglais, seuls quelques mots arabes affleurent, bribes de la langue maternelle oubliée.

La perte de la langue d’origine est au cœur de l’œuvre de W. Mouawad.

1. Livre et Ecriture.

Le livre occupe une place importante dans le spectacle. La première rencontre se fait à la bibliothèque, autour d’un livre. Le livre sont au centre des préoccupations de la doctorante. À la fin, David ne parle plus en chantant. Il cite la Torah.

Son histoire, l’adoption par l’ennemi d’un jeune enfant menacé de destruction rappele celle de Moïse, racontée dans la Bible. Les diverses allusions intertextuelles du récit sont autant de signes révélant l’amour des œuvres de Mouawad. Wahida et comme une beauté fatale des 1000 et une nuits, et par son impossible liaison avec Eitan, elle est aussi le souvenir de Roméo et Juliette.

Si on remonte aux sources du livre, il y a l’écriture, l’alphabet. La pièce elle-même opère ce retour aux origines. Lorsque Wahida s’adresse à David, au seuil de la mort, elle énumère les lettres qui composent sa langue maternelle (page 125). C’est attention portée à l’alphabet et à l’écriture est une trace de l’histoire personnelle de l’auteur qui rejoint le destin de nombreux libanais : «  Mes parents appartenaient tous deux à la première génération alphabétisées de leur famille. Mais grands-parents ne savaient ni lire ni écrire, et ce sont leurs parents qui les ont forcés à scolariser leurs enfants. »

Cette importance accordée aux livres et à l’écriture se retrouve dans la représentation, à travers le sur titrage projeté sur les éléments mobiles de la scénographie. Le texte fait partie intégrante du décor.

 4) Une esthétique de la collision.

a) Le choc des contraires

Que la plus grande joie soit concomitante avec la plus terrible peine revient de manière obsessionnelle dans l’œuvre de l’auteur.

Dans le Sang des Promesses, Wilfrid apprend la mort de son père en pleine jouissance sexuelle, la naissance de Loup est fatale à sa mère, tandis que le bonheur de Nawal de retrouver son fils disparu se superposent avec l’horreur de la reconnaissance de son bourreau. Apercevant un bougainvilliers en fleurs, Eden, dans le nom contraste avec l’enfer géopolitique dans lequel elle vit, se remémore l’indicible beauté de Wahida au cœur d’une journée où elle a ramassé des cadavres, aidé des blessés (page 51).

L’auteur cherche une expérience extrême pour le spectateur, il cherche à le bouleverser. Dans tous des oiseaux, Eitan se retrouve rapidement dans le coma, espace de tensions entre vie et mort. L’idée que le quotidien puisse s’effondrer à n’importe quel instant travaille l’auteur. « Nous vivons tous sur une mine qui s’appelle le téléphone portable » dit il.

b) Des collisions temporelles

Tous des oiseaux renoue avec une spécificité de l’écriture de Mouawad, l’entrelacs des espaces-temps.

Son écriture fait cohabiter les vivants et les morts, les absents croisent les présents, aujourd’hui peut fusionner avec hier ou nous propulser dans l’avenir.

L’espace et le temps deviennent des matières malléables avec lesquelles l’auteur joue et façonne des émotions. C’est le cinéma qui a inspiré à l’auteur le traitement ludique de ces catégories. «  il y a eu un film de Bertrand Blier qui s’appelle 1,2,3 Soleil. Dans ce film, il joue beaucoup avec la présence. C’est l’histoire d’un type un peu alcoolo, sa femme en a marre d’aller toujours le chercher au bistrot. Alors il y a une table. Toute la famille est là, et lui aussi, il est en train de manger tranquillement. Et pourtant sa femme crie : « mais il est où, putain de bordel de merde, il est où ? » et lui, il est là. Et elle continue : « ah ! Il est encore au bistrot ! Je vais aller le voir ». Alors elle s’approche de lui, elle regarde et elle me dit «  là je vais au bistrot : si jamais je t’y trouve gare à toi ! ». Lui il répond « mais non je suis pas au bistrot, je te jure je suis pas au bistrot ! ». Et elle lui dit « ah bon, on va aller voir ça ! ». Alors elle y va et, évidemment il est au bistrot »

Dans ce film la convention brisée est justifiée par la narration qui montre des personnages en pleine détresse. Le temps n’existe pas pour eux parce que plus rien n’a de sens, encore moins le présent. Nous immergeant dans la folie d’un pays psychiatrique, tous des oiseaux est aussi secoué de soubresauts spatio-temporels.

Ainsi le récit que Wahida fait à Leah de la soirée du Seder projette les deux femmes à New York, au cours de ce repas qu’elles n’ont pas partagé.

Alors que toute la famille est attablée, toutes deux, debouts, sont exclus de cette espace de convivialité, la première parce qu’elle a rompu avec son fils, la seconde parce qu’elle ne pourra jamais appartenir à ce foyer.

Elles assistent impuissantes, au spectacle d’un déchirement qui a déjà eu lieu.

À la fin du spectacle, on voit les personnages pénétrer dans l’esprit de David, tombé dans le coma. Par une étrange aversion, le monde des vivants est plongé dans le noir tandis que, réunis par la langue arabe, David, Léon L’africain et Wahida baignant dans la lumière, semblent projetés dans la vérité du premier plan.

c) Rires et larmes.

Pour l’auteur, le rire est une des voix qu’il adopte pour échapper au cynisme de notre temps. Dans la pièce, on est amusé devant la rationalité scientifique du discours amoureux d’Eitan, ou devant l’évocation de l’artiste contemporain qui peint des grands formats avec son sperme. Nombre de répliques de Léa provoque un effet comique, mais se déploient sur fond de mort et de déchirement entre les peuples. De ce fait, le rire est atténué, comme mis en sourdine. Les répliques de Léa font écho à une forte tradition yiddish, ou l’humour est à la fois moyen de transmission et capacité de survie.

d) Les personnages entre silence et effusion

Pour l’auteur, la question « est-ce que je parle ou est-ce que je me tais » est au cœur de sa création. « Il est impossible pour les personnages que je crée de parler, dit-il mais il ne leur est plus possible de se taire. Ils sont écartelés entre ces deux impossibilités et, comme

tout écartèlement, c’est une torture. Les pièces que je tente d’écrire montrnt jusqu’où les personnages sont capables de tenir. Le tiraillement interne est très net dans tous des oiseaux, où chaque personnage se voit attribuer un long monologue. Un moment le personnage ne peut plus continuer à se taire et explose, déversant sa parole dans un flux ininterrompu. Ce que l’auteur , c’est une déflagration langagière qui, selon lui, crée un moment de transformation ou tout à coup les choses sortent vers l’extérieur pour devenir une étoile. Sorte de combustion lyrique, le monologue et l’espace possible d’une commotion collective, génératrice d’un lien entre les êtres

1. Et pourtant, le lien

Malgré les chocs, les collisions, la quête artistique de l’auteur et celle du lien. Il s’agit de faire éprouver au public, malgré tout, le plaisir d’être ensemble. Le théâtre s’efforce de recréer une communauté perdue. Si l’auteur cherche à bouleverser le spectateur, le metteur en scène tente d’estomper les ruptures du récit. Il apporte un soin particulier à l’enchaînement des scènes et aux transitions. « Un de mes grands défis dit-il et de savoir comment je vais passer d’une scène à une autre sans que le spectateur se réveille ». Fluidité et transparence telles sont les enjeux de la représentation.